

TEXTES GÉNÉRIQUES RÉCENTS (suite)

CONTRE LA MORALE CAPITALISTE (fin)



Crucifié du 07-VII-2004 (détail), huile sur toile, Henry Le Chénier
Autre temps p. 172 © collection de l'artiste

Textes génériques

« Ce texte parle d'une question majeure de notre temps. Une question dont tout porte à croire qu'elle est devenue cruciale pour le devenir - s'il en subsiste un - non pas seulement de notre société vue en tant qu'agglomération (à la fois nécessaire et utilitaire) d'individus, mais de notre espèce toute entière. Il s'agit donc d'une question de bon sens, à envisager, si cela demeure possible, seulement avec bon sens » indique l'entrée en matière de cette étude sur les rouages sociaux du capitalisme. En seconde intention est envisagée la manière d'aborder les voies de solutions possibles.

SOMMAIRE

CONTRE LA MORALE CAPITALISTE	199
Notes :	221

(ici, les n° de pages indiquent le début des textes)

Contre la morale capitaliste

Chapitre II : étude des solutions possibles

Question subsidiaire
Ajoutait le maître :
Et qu'advierait-il
De l'homme sur terre
Sans notre planète ?

Xavier Hiron

Dans le cadre du chapitre I de cet essai sans aucune prétention politique, nous avons pu établir le constat d'un processus qui ancre son fondement dans l'Histoire même de la démocratie moderne. Un constat qui est sans appel : car nul ne peut plus, de nos jours et s'il le désire véritablement, en ignorer les tenants et aboutissants. C'est-à-dire les mécanismes internes. Nul ne peut plus omettre de s'interroger lui-même sur la question du rôle qu'il est susceptible de tenir au sein de ces mécanismes profonds, en prenant conscience des décalages constants que ceux-ci instaurent au sein de notre société, ainsi que des fragilités qu'ils y prolongent continuellement. Et partant, des positionnements intellectuels pour lesquels il lui est loisible d'opter, en pleine connaissance des incidences que ces mêmes décalages induisent tout autour

Textes génériques

de lui. Il s'agit d'une question de conscience individuelle. Or que remarque-t-on : est-ce que notre société prend le chemin de la prise en compte de ces problèmes ? Est-ce que la situation s'arrange d'elle-même ? Les fractures se résorbent-elles spontanément ? Est-ce qu'un espoir de modération s'insinue dans nos comportements personnels, autant que dans nos orientations collectives ? Que nenni.

Notre société est aujourd'hui confrontée à des situations hautement périlleuses, traversée qu'elle est par des maux de natures variées dont, pour aucun d'entre nous, il n'est aisé d'en considérer la véritable ampleur, tant ceux-ci ont atteint des proportions mondiales. Il est difficile de savoir à quel point un geste par-ci ou une attitude par-là, une légère modification comportementale introduite en superficie ou une révolution radicale de notre système conduite en profondeur influera ou non sur le résultat global escompté. Cette vérité crée un écran de perception supplémentaire et entretient globalement l'inaction. Et cette inaction, dans ce domaine particulier de nos rapports humains, équivaut à énoncer un véritable renoncement.

Cela touche en effet au modèle de la décroissance économique dont chacun peut légitimement se demander si elle l'impactera lui aussi, et si oui, dans quelles proportions ? En sera-t-il affecté dans son mode de vie, autant que dans sa conformation d'être ? Est-on prêt, individuellement parlant, à concevoir notre modèle économique sans cette hyperactivité sociale et compétitive que l'on nous décrit avec véhémence comme étant non seulement une nécessité vitale incontournable, mais bien plutôt comme l'unique modèle salvateur ? Sans l'omniprésence du transport, de la voiture, de l'avion, de l'énergie distribuée, de la construction galopante, du consumérisme effréné, entre autres facteurs omniprésents de notre environnement, que deviendrions-nous ? De même pour l'Internet, le numérique en général, tout comme pour la télévision et ses nombreux moyens dérivés, qui tous font partie intégrante, désormais, de notre univers ? Et que deviendront toutes ces personnes à qui l'on assure avec un aplomb indéboulonnable que la robotisation, venant se surajouter à l'inertie prévisible des marchés progressivement mis en berne par l'exagération sans garde-fous de nos prétentions individuelles, n'aura jamais aucune répercussion perceptible sur leur niveau de vie ? Cette position (avec des hauts et des bas, ce qui est le propre du fonctionnement boursier) est-elle tenable encore longtemps ?

Textes génériques

Il y a incontestablement un impact de discours dans ce type de positionnement. Ce n'est pas un hasard si les justifications économiques et managériales s'entourent de tant de précautions oratoires et dialectiques, formalisées avec succès dans les écoles du langage et celles de la pensée productiviste. Pour ma part, je m'en voudrais si, ayant commencé par établir le constat que j'évoquais plus haut, j'y arrêtais ma démarche intellectuelle sans tenter d'y apporter une certaine vision des remèdes, certes non définitifs mais à tout le moins temporairement profitables, qui me semblent être à portée de nos mains. Mais bien malin, me direz-vous, celui qui peut prétendre lire dans le marc de café ! D'autres s'y sont essayés avant moi pour, dans la plupart des cas, s'y casser les dents. La société a toujours continué à avancer et à suivre son chemin avec succès. Et, au bout du compte, le progrès a toujours été invariablement au rendez-vous. Pourquoi devrions-nous y changer quelque chose ?

Je me pose le même genre de questions en face des signes évidents du réchauffement climatique. Dois-je seulement chercher à m'en protéger, individuellement parlant ? Rentrer dans mon trou à rat et tenter d'y survivre du mieux que je puis ? Ou dois-je plutôt chercher à agir, non pas pour moi-même directement, mais pour mes enfants et petits-enfants : c'est-à-dire vos enfants et vos petits-enfants réunis ? En un mot, pour la postérité, s'il subsiste une chance rationnelle pour que l'Homme s'en accommode sur le long terme ?

Car en effet, le problème est devenu le suivant : si ce réchauffement constaté est uniquement le produit de l'action de l'homme sur Terre, vouloir y remédier impliquerait inévitablement d'agir contre nos prétentions économiques de progrès continuels, exponentiels même. Mais si, au contraire, il est majoritairement la conséquence d'une de ces ères climatiques nouvelles auxquelles notre Terre a été régulièrement soumise depuis sa formation, que pourrait infléchir le moindre changement dans nos comportements au quotidien ? Il n'y aurait alors qu'à gérer la mise entre parenthèse de nos prétentions à vouloir disposer pleinement de notre environnement terrestre... en attendant que ce dernier, par manque de ressources, décide de lui-même de notre avenir !

Textes génériques

C'est le pari que font les tenants de l'intouchabilité économique (Trump en tête), du laisser-faire de l'indigence sociale, du maintien en l'état de leur modèle de thésaurisation, eux qui, par ailleurs, restent les grands gagnants - puisqu'en même temps les grands ordonnateurs - de ce libéralisme économique. Mais si à ceux-ci on oppose le fait que les richesses naturelles ne sont pas des produits infinis, qu'elles s'épuisent manifestement et qu'il n'y aura bientôt plus d'autre moyen, pour l'Homme, que de s'accommoder de leur raréfaction annoncée, puisque aucune autre planète n'est raisonnablement accessible pour nous permettre d'y suppléer valablement, que nous répondent-ils : « On verra le moment venu. » Il s'agit donc bien d'une question de prise de position individuelle à incidence collective. Et, en l'occurrence, pour savoir bien juger de cette responsabilité individuelle autant que de cette conscience (ou plus exactement, de cette inconscience) collective, d'une question de moralité ^[1].

Si je pouvais vous en donner une preuve irréfutable, bien sûr, je vous l'avancerais sur le champ. Mais nous entrons de plain-pied dans le domaine du subjectif : celui qui, justement, permet si facilement à certains de nos congénères de se croire hors de portée de ce genre de considérations. Mais parfois, le sentiment affleure, puis nous rattrape derrière le masque. Laurence Parisot ^[2], qui fut présidente du MEDEF durant dix longues années et qui, à ce titre, a défendu avec une pugnacité qui a parfois frisé l'indécence le sacro-saint intérêt des entreprises (comprenez : de la classe émanant des activités du patronat) face aux revendications légitimes des individus (comprenez : des besoins vitaux exprimés par les produits du salariat), n'a-t-elle pas rédigé récemment, alors même qu'elle a sciemment organisé la résistance passive de ces dites entreprises contre la pâle politique sociale esquissée par le président François Hollande - quitte à mettre elle-même en péril le fondement de l'équilibre économique que, dans le même temps, elle revendiquait comme salubre pour la santé industrielle et la balance commerciale de la France -, un livre sur la souffrance animale et ses conséquences sociales supposément néfastes ? Les remords prennent parfois des formes d'autant plus tortueuses et inattendues qu'elles restent latentes, c'est-à-dire enfouies, voire larvées à leur état d'inconscience.

Textes génériques



Laurence Parisot, le 19 juin 2012, lors d'une interview sur Europe 1
© Internet, libre de droits

Il est vrai que des effets d'équilibre se font sentir au quotidien. L'économie représente, certes, une savante alchimie de forces surpuissantes, et le moindre dérèglement de l'ensemble peut non seulement lui être préjudiciable, mais tout aussi bien susciter en son sein des emballements susceptibles de lui être fatals. Dans notre histoire industrielle aux relents de sagas métaphoriques, des destins individuels s'y sont sans cesse brisés. Des mouvements de société - d'entre lesquels la question de la suprématie du pouvoir en tant que tel n'était jamais totalement exclue - y ont plusieurs fois éclos. D'où cette nécessité d'instaurer la toute puissance de la rhétorique rampante comme un contre-balancement aux forces imprévisibles du hasard et du ressentiment des foules. Mais le problème fondamental, la vraie question que cette situation sous-tend n'est pas là. L'obstacle majeur que cet état de fait soulève est et demeurera toujours celui de l'authenticité du positionnement individuel.

*

*

*

Textes génériques

La question centrale qui découle de la proposition précédente s'identifie totalement avec la notion de la valeur relative accordée au travail. Je dis relative, car la valeur objective du travail, pour ce qui la concerne, est désormais fixée (peu ou prou, puisqu'il n'existe pourtant aucun mètre-étalon naturel pour juger correctement de sa recevabilité) par des outils fort précieux, tels que le SMIC par exemple. Une première remarque peut nous faire prendre conscience de quoi il retourne exactement. Les observateurs économiques parmi les plus attentifs (et, autant le dire tout de suite, essentiellement de gauche) ont pointé une différence notable dans la conduite des affaires des dirigeants des grandes entreprises selon qu'ils sont issus des premières générations – généralement, celles des créateurs d'activités ou de leurs ayants droits directs - et ceux de deuxième ou troisième générations qui, pour la plupart d'entre eux, appartiennent au cercle étroit de l'élite des grandes écoles internationales de management. Bien évidemment, c'est à cette dernière que revient la prérogative de l'envolée des salaires patronaux et autres revenus annexes, dits de sécurité. Comme si ceux-ci ne ressentent plus directement la priorité de préserver pour l'avenir commun les équilibres, autant humains qu'économiques, ne sachant qu'appliquer la loi inique des dividendes à partager entre actionnaires externes. Bref, ils défendent pour l'essentiel une vision technocratique, et non plus organique de la vie des entreprises.

La question qui se pose donc devient celle-ci : sur quel principe éthique se base une telle prérogative ? Est-elle justifiée intrinsèquement par la qualité d'un travail fourni, ou par la simple possession (souvent virtuelle, car, de nos jours, la valeur est devenue en grande partie non concrète, c'est-à-dire labile et artificielle) des richesses que représente le cumul des investissements produits pour que puissent, à un moment donné, fonctionner ces dites entreprises ? Cette question est d'importance, car comment voulez-vous dialoguer sereinement lorsqu'un employé ou un groupe d'employés vient vous rétorquer, en contrepoint de votre attitude dirigeante, que l'investissement réel du travail que chacun fournit n'est pas considéré ni rétribué, à leurs yeux, à sa juste valeur ? Combien pèsent effectivement une décision et ses mécanismes de gestion, mêmes profondément occultes, par rapport à une activité journalière qui, pour sa part, produit une véritable valeur matérielle, c'est-à-dire palpable et dont une modeste part seulement sera au final redistribuée en salaires ouvriers ? Si des bénéfices sont observés, n'appartiennent-ils pas équitablement à ceux qui ont collégialement œuvré pour cette

Textes génériques

réussite ? Se traduit donc ici la question morale, au sein de toute communauté humaine, de la juste répartition des valeurs au sein d'une entreprise, ce que la pratique nouvelle de l'intéressement au résultat tente de palier timidement de nos jours.

*

*

*

Tous ces symptômes sont en réalité la résultante de phénomènes de démultiplication engendrés par une gestion de masse. Quand un sportif, même des plus performants, perçoit des millions de dollars annuels de primes diverses et gains surmédiatisés, c'est en réalité parce que chacun d'entre nous, qu'il soit intéressé ou non, d'ailleurs, par ce sport en particulier, a été mis à contribution par des rouages complexes et souterrains, dont la publicité est l'un des plus puissants moteurs, lesquels rouages permettent de réserver immanquablement, au sein de la comptabilité des grandes entreprises mondiales, ces gratifications majestueuses. Ce n'est donc pas la juste valeur physique de son exploit sportif qui fixe, en l'occurrence, la côte de sa rémunération. Il est vrai que les joueurs sont eux-mêmes devenus des entreprises à part entière, parfois relativement élaborées, et qui répondent elles aussi aux lois d'un marché artificiel, car totalement intangible et irrationnel. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de concevoir que le sport n'est plus le siècle idéalisé de l'évidente probité.

D'où cette tendance exacerbée au culte de la personnalité, à tous les niveaux de la société d'ailleurs, puisque le seul point à établir est sa réussite marchande personnelle (d'où l'emploi grandissant et particulièrement explicite – ceci pris dans le mauvais sens du terme –, de l'anglicisme « bankable », y compris dans le domaine du sport, puisque la richesse y est devenue par nature décomplexée. Ce qui sous-entend que, dans les faits, elle ne se pose plus guère la question de son fondement matériel ni même de sa légitimité intellectuelle, ayant réussi depuis longtemps à dépasser le stade de cette mesquine vulgarité).

Or on l'a vu, les bénéficiaires sont par ailleurs le plus souvent soustraits fort aisément à l'impôt, comme une double peine appliquée à la valeur publique, c'est-à-dire au bon fonctionnement de la communauté dans

Textes génériques

son entier, puisque c'est l'investissement commun qui en pâtit directement. On observe en effet, dans un premier temps, une généralisation des largesses mises en place au niveau de l'établissement des coûts de base des produits et des services courants que l'on propose aux populations, lesquels coûts prohibitifs nourrissent de manière assez opaque les grands revenus du capital ; ceci pour s'apercevoir, dans un second temps, que les contributions publiques attendues en retour, c'est-à-dire celles que devraient théoriquement générer ces fortes plus-values, ne permettent plus d'assurer le quotidien du fonctionnement social de base. Or ses dérives sont sciemment organisées, puisqu'elles émanent du fondement même de la doctrine néolibérale, entretenues par les technocrates de l'actionariat.

Prenons l'exemple de l'épineuse question de la justification de l'héritage, qui a étrangement ressurgi récemment sur le haut du panier. Je dis étrangement car, en 1848 déjà - je rappelle que cette année particulière fut, à Paris, le siège de ce qui est depuis lors considéré par les historiens eux-mêmes comme le prototype d'une révolution sociale -, telle une conséquence de l'observation des écarts de revenus éhontés produits par la société prodigue de l'époque, la question de la légitimité de l'héritage avait déjà été posée : mais par la doctrine socialiste qui y voyait alors une condition positive à l'émergence d'un collectivisme rédempteur. Signe des temps, qui prouverait à lui seul le fort ressenti d'injustice que produit, sur ce plan-là aussi, notre fonctionnement économique actuel à finalité purement élitiste, à l'égal de la coterie la plus réactionnaire qui fut jamais établie en France... ! Depuis le temps, on en connaît les justifications oratoires, car elles n'ont pas varié d'un iota en plus de 150 ans d'existence. Même si ces dernières ne sont plus perçues, de nos jours, que comme une dialectique quelque peu éculée, car la vaste machinerie qu'elles sous-tendent fonctionne pour sa part toujours à plein régime.

Car la réalité est que notre société favorise les spéculateurs ; et qu'en favorisant les spéculateurs, elle cautionne, voire entretient l'édification de fortunes inconsiderées, en parfait décalage avec les besoins vitaux éprouvés par tout un chacun. Pour preuve : ce fonctionnement génère et fait fructifier des circuits économiques marginaux, dits de luxe (mais ne nous en offusquons pas, ce premier stade se démocratisera à son tour !), de grand luxe et, au besoin, de très grand luxe, lesquels n'ont plus commune mesure avec les coûts réels des marchandises et

Textes génériques

services proposés. Et pendant ce temps-là, la frugalité de ce qui reste de la valeur numéraire globale établie à l'échelle mondiale soumet directement la très grande majorité des foules à des aléas sociaux dramatiques : ce constat ne déclanchant qu'une réflexion individuelle très marginale. Le processus est donc excellemment bien ficelé.

Or certes, je ne représente à moi seul aucune institution particulière : ni Assemblée nationale ni Sénat, par exemple, qui restent les seuls lieux de la décision démocratique ; mais je me permets quand même d'exprimer ici ma modeste opinion sur la question. Laquelle résulte directement des deux points abordés plus haut. À savoir : il est bien sûr tout à fait normal que les patrimoines se transmettent en ligne directe par le biais de l'héritage, comme le reflet de tranches de vies réellement vécues. Que soient observées, dans notre monde ultra compétitif, des différences flagrantes de destins plus ou moins largement influencées par le simple fait de la transmission de valeurs matérielles ou pécuniaires, ce constat ne doit pas non plus être vu de manière étroitement dogmatique. Par exemple : en transmettant une entreprise, il peut apparaître naturel que les moyens de la reprise de flambeau dans des conditions jugées satisfaisantes pour le bénéficiaire de tous soient, dans le même temps, assurés. Ce n'est pas qu'une simple histoire de milieu ni de classe sociale, ni même d'orientation structurelle du régime économique. Au contraire, le remettre en cause ne constituerait-il pas plutôt un signe de paresse intellectuelle résultant d'un raisonnement développé en trompe-l'œil, qui nous ferait prendre la conséquence visible pour une cause ^[3] ? Car en effet, cette prédestination-là ne représente en rien une injure faite au reste de l'humanité, qui elles souffriraient réellement de ne pouvoir accéder au moindre pécule de survie familial. Même si l'on peut espérer qu'en contrepartie une telle facilité collégialement consentie engage les récipiendaires en question à ne pas perdre de vue cette conscience consubstantielle d'appartenir au large continuum d'une société prise dans sa globalité...

Mais ce qui serait plutôt à combattre - j'entends par là : par la mise en place des garde-fous nécessaires pour que puisse être contrecarrée efficacement et équitablement cette dérive devenue exponentielle des revenus du capital -, sur cette même justification de la conscience d'appartenance à une collégialité indivisible, serait que nos fonctionnements économiques et institutionnels confondus ne puissent plus

Textes génériques

permettre que se concentrent des fortunes effarantes qui ne reposent sur aucune valeur objective du travail ni des investissements personnels. En d'autres termes, que le libéralisme ne soit libéral que dans les proportions humainement décentes de la juste rétribution du travail effectif et de son rendement, sans passe-droit ni avantage supplémentaire accordés aux fortunes déjà constituées, qu'elles soient de nature entrepreneuriale ou plus spécifiquement individuelle. Ce que rien ne justifie en soi, du seul point de vue de la rétribution sociale et de la répartition humaine.

*

*

*

De tout ce qui précède immédiatement ou découlant plus largement du chapitre précédent, la question que vous êtes en droit de vous poser ici, à partir du moment où l'on s'aperçoit que les choses sont à ce point imbriquées entre elles, est bien évidemment celle-ci : « Existe-t-il l'amorce d'une solution à une telle situation ? » Un remède miracle, certes non. Des orientations possibles, plus certainement.

Mais d'abord, pourquoi les choses se sont-elles à ce point engluées qu'il paraît désormais si difficile à notre société de faire machine arrière ? D'une part, du fait que nous avons observé, au moins jusqu'à la première moitié du XXème siècle, le rôle inévitablement cyclique de l'Histoire. Les événements humains progressent généralement jusqu'à leur acmé, explosent en l'état puis, par un phénomène de répulsion quasi physique, retournent à leur position antagoniste par un mouvement de balancier aussi certain que la loi de la gravitation universelle nous faisant chuter sur le sol. Si ces cycles, jusqu'à une période récente, duraient environ vingt à trente ans en moyenne, ce n'est pas non plus un hasard : c'était le temps nécessaire pour que se forme une génération nouvelle et sans mémoire transmise, laquelle voulait, faisant fi en cela des expériences malheureuses vécues par leurs aînés (mais sans omettre pour autant de s'appuyer sur leurs anciennes frustrations dont elle tendait à s'accaparer), reconstruire pour elle-même sa propre expérience des limites que le poids social, c'est-à-dire celui issu de la confrontation des masses, des idées ou des sociétés, autorise. La guerre froide, cette fausse solution continentale,

Textes génériques

ce piège inique pour l'Homme, aura à peine freiné ces mouvements de va-et-vient de l'Histoire, tout en rendant, dans le même temps, quasiment permanente la tension psychique exercée sur les individus. Du moins, en cela consistait sa volonté affichée.

En fait, ces mouvements sont d'autant plus certains que l'on s'aperçoit que les anciennes générations sont toujours enclines à être revanchardes. Que les sentiments rabroués n'attendent jamais que le moment de pouvoir de nouveau s'exprimer au grand jour. Que le naturel, somme toute, reprend toujours le dessus, comme nous le prédit l'adage. Dans ces conditions-ci, pourquoi devrions-nous en être surpris ?

Tout cela forme en effet un terreau incompressible : nul moyen de s'en départir, la situation faisant d'ailleurs les choux gras de tout homme politique qui se respecte. Le combat avec un autre bord peut puiser ici ses dimensions épiques. Les épopées humaines s'y sont invariablement construites et les sociétés aussi sûrement déconstruites, avec la précision du mouvement des horloges. Il en va de même pour ces lots inévitables d'oppressions subies, qui en forment les pénibles conséquences.

Je ne juge pas. Je demande simplement qu'on en prenne conscience : est-ce que ces états de fait auront lieu d'être éternellement ? Ou saurons-nous ressentir un jour cette obligation de trouver en nous les ressources pour aborder une voie médiane, sinon nous résoudre à périr ? Car en effet, la première étape consiste à se poser objectivement et collégialement ce genre de questions. Dans le but de trouver en nous-mêmes les ressources pour en surmonter les aspects inévitables.

*

*

*

Puisqu'on a vu qu'il faut en explorer l'ensemble des causes possibles pour espérer en dégager les solutions potentielles, il faut bien évidemment s'interroger en premier lieu sur le rôle de la morale chrétienne dans l'élaboration de ces processus souterrains. Car enfin, que n'a-t-on pas entendu dire à ce propos, de meilleur comme de pire, d'ailleurs ? Que les préceptes chrétiens inscrits dans la Bible auraient

Textes génériques

portés les justifications mêmes du libéralisme ? En vérité je vous le dis, toute cette affaire n'est qu'une histoire de pure rhétorique. Et par rhétorique j'entends bien évidemment les arguties que l'on se forge soi-même pour s'auto-convaincre que son bon droit est réellement fondé, et s'autojustifier que le monde est justement là pour donner une raison d'être à nos propres ambitions, comme une manière ontologique de concevoir le réel.

Certes, le Christ ne remet nullement en cause l'état de fait de la propriété, ni même la légitimité d'établir commerce, voire de s'enrichir à bon escient. Cela est déjà moins certain quant à établir la légitimité de tout pouvoir temporel qui en découle. Mais dès ce stade, le Christ renvoie à l'être humain un problème de conscience : que fera-t-il de sa richesse ? Lui assurera-t-elle une position définitive en ce bas monde ? Et qui plus est, qu'advierait-il de lui dans un monde ultérieur ? Et Jésus fait mieux que poser la question : à l'encontre de certains préceptes lus dans l'Ancien Testament, il y répond par la négative. Car n'a-t-il pas lui-même chassé les marchands du Temple ? N'a-t-il pas promu, et ce avec insistance, la pauvreté dans les cœurs, joignant le geste à la parole ? N'a-t-il pas exalté la reconnaissance et l'attention portée à autrui, que les textes qu'il a lui-même inspirés nomment systématiquement « le prochain » ? N'a-t-il pas prôné comme seule règle de vie possible l'humilité en toute circonstance ? Et contribué à faire éclore dans notre quotidien des notions complémentaires à l'Amour, comme celles de la charité, laquelle doit être lue comme une entraide active, et celle de la compassion, à prendre dans son sens le plus positif de bienveillance ? C'est de cela dont il est question ici.

Car en effet, on pourrait gloser des années entières sur les fondements de la parole du Christ, immensément dense et touffue. Mais ses préceptes de base sont teintés d'évidence. Or la chrétienté elle-même s'en est souvent écartée. Ce qui formera la condition première des nombreux schismes et hérésies qui émaillèrent l'histoire de la chrétienté occidentale : avec, comme leitmotiv lancinant, le préche d'un retour à la pauvreté du cœur. Et que nous dit cette évidence : que la conscience du continuum social est le fruit seul d'une conscience individuelle d'appartenir au collectif. Que la vie de l'un est toujours en danger lorsque la vie de l'autre devient menacée. Qu'aucune survivance individuelle ne s'atteindra hors de la survivance d'un groupe, d'une

Textes génériques

espèce, d'une race (prise au sens de caractéristiques ethniques, culture comprise), d'une nation ou d'un peuple.

Alors, ne serait-il pas plus sage de commencer par se positionner par rapport à cette évidence ?

*

*

*

Tant le sujet est vaste, il nous faudrait certainement écrire plusieurs thèses pour espérer en épuiser un jour les multiples facettes, ce qui n'est nullement notre propos ici. Notre objectif est seulement de rappeler des certitudes. Notamment que Jésus a prôné la vie en groupe. Que sa vision de la société était, à l'échelle des structures sociales de son époque, exclusivement communautaire. Lui qui fut essentiellement un visionnaire ayant élaboré sa règle de vie dans un contexte délibérément isolé, qui se fit penseur esseulé au milieu du désert (en tout cas, c'est ce que nous rapporte sa légende), au point que l'incompréhension ambiante semble avoir fait partie intégrante de son plan de route, de son projet de démonstration - s'il n'en eut jamais un de totalement conscient -, il a aimé, par la suite, à s'entourer de personnalités aux tonalités variées. Certes et en premier lieu parce qu'intégré au sein d'une culture traditionnelle et populaire (et par voie de conséquence à fonctionnement prioritairement oral), il lui fallait, pour accréditer sa pensée, disposer de témoins visuels multiples, au regard de l'Histoire. Mais aussi parce qu'il avait compris qu'une pensée est toujours plus forte lorsqu'elle est partagée par la communauté tangible du nombre.

D'où la vie communautaire des premiers chrétiens. D'où les monastères et leurs regroupements de moines, de religieuses, de convers. D'où, plus tard encore, la multiplicité des mouvements religieux, qu'ils furent entretenus ou non par la papauté. D'où, aussi, cette constatation que les hérésies chrétiennes, qui pour la plupart ne se retrouvèrent pas dans les dérives que présentait à leurs yeux cette même papauté, aveuglée qu'elle était par son pouvoir grandissant et l'étalage vindicatif de ses richesses matérielles, ont toutes pris forme sur le schéma d'une rébellion calquée sur une base autarcique, tel un retour salvateur aux

Textes génériques

sources de la parole du Christ. Mais attention : qui dit communautaire ne signifie en aucun cas, dans ce contexte précis, collectiviste !^[4]

Il faut bien convenir que l'avantage premier d'une communauté est de mettre le labeur en commun : la bonne ou mauvaise fortune de l'abondance ou de la pénurie est ainsi partagée, et ses risques équitablement répartis. Il s'agissait, somme toute, d'établir une première forme d'assurance : celle de pourvoir palier du mieux possible aux incertitudes du quotidien. La deuxième assurance étant de pouvoir organiser le troc immédiat ; puis, bientôt, le commerce à moyenne puis plus grande échelle, et ce d'une façon jugée efficace et rationnelle. Bref, il s'agissait avant tout d'une question de subsistance ; surtout lorsqu'une part non négligeable du temps de vies était (soutenue en cela par les préceptes anciens) consacrée à la pensée, la méditation, l'introspection et à l'exploration du ressenti individuel d'appartenir à un monde organique.

*

*

*

Cette révolution d'esprit, c'est celle que le Christ avait élaborée comme un patient modèle, avant même de l'espérer comme une règle de vie. Près du fleuve appelé Jourdain, il avait peut-être lui-même vécu dans une communauté constituée d'ermites (notion peut-être pas si contradictoire qu'il y paraît à première vue), pour étudier et s'imprégner de toute la quintessence contenue dans les textes sacrés. Mais aussi, afin de mêler cette profondeur du verbe à la réalité concrète de la terre et de la sueur.

Car il n'est pas douteux qu'en presque vingt ans de silence et d'effacement du monde, le Christ ait vécu au moins quelques années d'une retraite spirituelle volontaire. Que son ascèse se soit nourrie du cœur même de cette source vitale des mots que portait, pour son peuple, le foisonnement des écritures saintes. Lesquelles, plus qu'une simple profession de foi, considéraient dans sa globalité un système de préceptes de vie, de lois et de pensée qui s'opposa conjoncturellement au trop plein rationaliste de la pensée romaine, pourtant si bien acceptée, à l'époque, par la bourgeoisie juive urbaine et industrielle.

Textes génériques

Simple hypothèse, dirait-on aujourd'hui. Comme est simple supputation le fait qu'il eut aussi le temps, très probablement, de gagner plus qu'honorablement sa vie en tant qu'entrepreneur en construction, métier que lui avait appris son père (réel ou putatif : cela revêt nulle importance ici) Joseph. Et que son dépouillement, par conséquent - celui qu'il affiche en tant que prévaricateur et qu'il désigne comme but à atteindre pour les disciples qui se réclameront de lui -, il l'ait lui-même préalablement mis en œuvre, afin de se prouver la toute puissance de sa parole vécue dans les faits : tout cela se déduit clairement des quatre relations principales de sa vie. Car contrairement aux membres esséniens de la secte de Qumrâm établie au nord-ouest de la mer Morte, ou de tout autre groupe de même nature que le Christ aurait pu côtoyer alors, lui décidera volontairement de retourner vers le monde. Même s'il s'agissait, en l'occurrence (mais le symbole en serait alors d'une plus grande limpidité encore), du monde de Sodome et Gomorrhe, ces citées emblématiques des villes libres du sud-est de la mer Morte... Car ce qu'il avait à leur révéler était plus puissant que sa propre vie, au sens littéral du terme.



Sodom et Gomorrhe, vues par John Martin en 1852 © Internet, libre de droits

Textes génériques

Pourquoi donc ce retour ? Toujours, en ce schéma idéalisé que je produis ici, dans le but d'esquisser une cohérence à une action qui, si l'on en venait à évacuer les racines qui se nourrissent d'une terre, d'une conscience et d'une pensée, dépasserait l'entendement humain : pour porter au vu et su de tout un chacun que, si structure économique il doit y avoir au sein de toute communauté humaine, il apparaissait à l'époque déjà de plus en plus évident que l'histoire de leurs affrontements et conflits armés, autrement dit des guerres – ou, à tout le moins, l'histoire de leur ressort structurel, ceci constituant un fait désormais historiquement prouvé – était totalement liée à celle de l'essor de l'argent. Et qu'en l'occurrence, le pouvoir romain les démultipliant et les sophistiquant à l'envie toutes les deux, il en aurait conclu qu'un autre modèle était non seulement possible, mais, qui plus était, viable. Et ce modèle passait par l'omniprésence de l'Amour : non pas celui un peu naïf des beatniks de la *new generation*. Non. Mais plutôt celui qui s'entend comme la garantie d'une sauvegarde mutuelle et communément ressentie, telle que je l'ai envisagée et décrite plus haut.

*

*

*

Cette forme réfléchie de contestation - car cette attitude consista, dès sa source, en une démarche de rébellion contre le modèle d'une surpuissance économique à l'organisation coercitive aboutie - ne peut être ignorée du regard objectif de l'historien. Pour autant, cela ne veut pas dire qu'il faille nécessairement en reprendre toutes les grandes lignes à son compte et devenir soi-même chrétien - ou seulement se réclamer de cette doctrine - ou martyr non-violent pour aborder les solutions que nous recherchons. Il n'en demeure pas moins vrai que ce modèle intègre une composante majeure de désir d'harmonie sociale, doublée d'une volonté d'atteindre, pour chacun d'entre nous, à une harmonie individuelle accomplie ; ainsi que, pour le groupe pris dans son entier, à une perspective véritable de paix. Cet élément développe donc un point fort dont nous pouvons commencer par nous inspirer.

Pour autant, force est de constater que Dieu ne répond pas directement aux injonctions des hommes. De là à conclure qu'Il n'existe pas, il n'y a

Textes génériques

effectivement qu'un tout petit pas à franchir. Le philosophe Jean-Paul Sartre avait même fait de cette constatation le socle premier de sa pensée, son précepte philosophique de base, son postulat : en conséquence de quoi il en concluait que l'Homme se doit de prendre directement en charge la gestion de ses affaires humaines.

Mais s'arrêter à cette pure constatation ne constitue pas une raison suffisante pour tomber dans l'excès diamétralement opposé de la gestion cynique et déshumanisée de nos rapports humains. Il faut au contraire et en contrepartie s'engager à restituer une mesure de nos actes et de nos actions qui ne soit pas qu'une simple façade dressée vers l'extérieur, mais bien une règle de vie vécue de l'intérieur. En d'autres termes, se refonder une morale personnelle (nous y arrivons enfin !) qui, certes, nous préservera avant tout de nous-mêmes, mais qui puisse tout aussi bien être vécue en accord avec nos intérêts collectifs. Cette attitude a de tout temps été appelée « humanisme ».

Dans ce genre de domaines - et c'est bien ici tout l'enjeu qui nous traverse l'esprit -, il n'existe pas d'obligation tangible à opposer au comportement de tout un chacun, puisque, par définition, la démarche que nous envisageons est strictement intérieure à notre conscience. Plus qu'un enjeu individuel, il ressort de cette constatation qu'en cela réside la faille interne de tout modèle, puisqu'élaborés par définition à l'extérieur de l'homme. Mais tenter cette position est une démarche qui en vaut la peine, surtout si l'on ne veut pas risquer de se heurter continuellement au vide annoncé de nos consciences.

Pour ma part, je ressens de plus en plus fortement que cette attitude ressort aussi d'une indispensable obligation sociale. Et ce d'autant plus aujourd'hui qu'elle représente désormais une obligation d'indignation que l'on pourrait appeler « de nécessité ». Mais comment l'aider à prendre corps ? Les maîtres mots en sont toujours les mêmes : éducation ; enseignement ; maîtrise de son environnement ; établissement lent et patient de l'évidence et de la pertinence des contre-modèles ; force et sérénité ; reconsidération constante de nos finalités ; compréhension spontanée du monde environnant, etc. Bref, se construire en toute circonstance un véritable travail d'ascèse.

Textes génériques

*

*

*

Je remarque en effet combien, en tout point de l'Histoire, le poids du climat ambiant s'érige en une force susceptible d'imprégner favorablement (ou a contrario défavorablement) toute société, et d'incliner ainsi les individus qui la composent vers des prédispositions certaines. Cette constatation s'applique en premier lieu à notre éducation, composante apparente du système d'agrégation sociale ; mais aussi à ses constituants plus sous-jacents, puisque moins immédiatement perceptibles. Or il fut une ère, depuis longtemps révolue, où les prêches et sermons donnés dans nos établissements religieux étaient les seuls points de communication collectifs des sociétés ancestrales nous ayant précédées, et qu'il en ressortait qu'un discours de tolérance réussi pouvait valablement y souder des communautés.

Aujourd'hui, le modèle en vigueur se nourrit préférentiellement du produit de nos écrans et des pauvres images qui y sont colportées. Nous observons que les valeurs de conflits d'intérêts individuels y sont prépondérantes, si ce n'est omniprésentes. Comment, dans ces conditions-ci, faire autrement que de se forger un ego à ce point autocentré qu'il devient quasi impossible de se prédisposer à écouter son prochain, à se projeter dans une tierce personnalité, c'est-à-dire différente de la sienne ? Car enfin, si cela était le cas, comment accepter de continuer à jouer sans réflexion partagée la course à la richesse et à la possession à outrance ? Il fut un temps où les anciens se faisaient un honneur de transmettre ; aujourd'hui, les jeunes générations présentent toutes cette attitude intransigeante de tout vouloir, et si possible tout de suite ! Par voie de conséquence, les liens de passages intergénérationnels auraient plutôt tendance, ces derniers temps, à se désagréger^[5].

Le père de l'écrivain Honoré de Mirabeau eut un jour ce bon mot que rapporte Jean-François Khan dans son ouvrage sur Victor Hugo : « C'est Dieu, disait-il, qui a fait les poètes et les artistes. Il fallait bien rendre le monde logeable. » Il est tout d'abord intéressant de considérer que c'est à un misanthrope accompli que l'on doit cette pensée altruiste, laquelle possède le mérite, dans un premier temps, d'éclairer la nature même de sa misanthropie, ressortant d'un acte d'amour social déçu. Mais il faut

Textes génériques

aussi remarquer que « logeable » signifie ici « vivable, habitable ». Et qu'en effet, pourrions-nous imaginer sans effroi ce que serait un monde sans cette échappatoire salubre de la poésie ? Ni cette aspiration profonde qui nous porte vers la beauté idéale, au bénéfice constant de l'esprit humain partagé dans la conduite altruiste de nos affaires ? Toute notre problématique actuelle ne se résout-elle pas, finalement, à cette unique et salubre constatation ?

*

*

*

Dans ces conditions, où commencer notre révolution intérieure ? Peut-être tout simplement pourrions-nous commencer par nous rêver nous-mêmes ? Par valoriser systématiquement l'esprit humain, plutôt que d'accepter qu'il soit dévalorisé en permanence... Par exemple, par des séries tape-à-l'oeil, des romans à visées exclusivement primaires (car purement commerciales), par le traitement à ce point dévoyé et mercantile de l'information à outrance (ce qui confine au voyeurisme), car cette systématisation crée sciemment un état de torpeur de l'esprit peu propice à l'éclosion de la noblesse de nos âmes. Cette forme de « déséducation » influe en effet sur nos comportements aussi sûrement que les privations de tous ordres entretiennent l'instinct de survie et le repli individualiste.

Partons, si vous le voulez bien, d'une constatation tirée à nouveau des textes anciens : dans la Bible comme dans tout texte religieux digne de ce nom, la dimension canonique du Verbe a été établie ; mais pas suffisamment son étendue poétique. La poésie représente en effet un mode de fonctionnement à part du cerveau, purement individuel dans sa perception et son élaboration, mais systématiquement établi à destination du collectif. Cette fonction de transmission sociale fait qu'une foule s'en empare spontanément, comme faisant partie intégrante de sa globalité. Cette source de connaissance se révèle être un éblouissement intime et partagé, anciennement nommée « révélation ». Que cette révélation se soit, par la suite, parée du nom de Dieu est finalement un phénomène subsidiaire. Mais elle a su toucher et interpellé toute la panoplie du genre humain, nourrissant le plus souvent nos pensées profondes, de nature indépendamment régressi-

Textes génériques

ves ou progressistes, qui chacune y trouvèrent les racines de leur positionnement, fut-ce (ô raffinement extrême !) par contradiction ou opposition vis-à-vis de la tradition ^[6].

Aujourd'hui, avec l'évolution des savoirs et des sociétés, la pratique de la poésie pure ^[7] permet d'atteindre ce sentiment intérieur d'appartenance à une communauté partagée, sans ressentir ce côté néfaste que véhicule toute coterie, chapelle ou Église. La trajectoire la plus explicite de ce phénomène est représentée par celle suivie par Victor Hugo écrivain qui, sincèrement royaliste à ses débuts, par assimilation à son milieu social d'origine, opiniâtrement conservateur par conviction profonde jusque dans son âge mûr (faits qu'il traduit dans sa pensée personnelle et son action politique initiale), s'est brutalement désolidarisé de cette très fâcheuse obédience mercantiliste lorsqu'il s'aperçut que le seul objectif de la résurgence « impérialisante » de 1848, pire dans ses agissements que son émanation royaliste initiale, était de maintenir le peuple et la nation tout entière sous sa coupe, par les moyens de l'incurie organisée et du manque de prodigalité. Ce en quoi consiste, à proprement parler, une mise en servitude d'un peuple.

Même si de tels sentiments apparaissent un tantinet mystiques, c'est-à-dire instamment provoqués, fabriqués jusqu'à en devenir artificiels, ils n'en constituent pas moins la marque d'un ressenti intérieur réel. Et surtout, ils nous autorisent à rêver, à notre échelle, à de belles et nobles causes, dans le but de les appeler à se concrétiser.

*

*

*

Aussi, notre espérance se pare donc de ce manteau : que par ce genre de moyens clairs, simples et évidents, l'individu s'habitue sans fausse honte à se mettre à nu. C'est-à-dire qu'il se met à la portée et à la vue d'autrui, sans chercher la dissimulation permanente des choses et de soi-même, ce qui constitue l'antithèse exacte de ce que nous apprennent les formulations publicitaires nous promettant de développer notre force de caractère, dans le but avoué de prendre « sans coup férir » l'ascendant sur nos entourages. Cette systématique est donc à vivre comme une thérapie contre cette sorte de schizophrénie ambiante du

Textes génériques

rapport dominateur à l'autre. Mais pour cela, il faut avant tout apprendre à exprimer correctement les choses qui nous entourent et nous oppressent au fond de nos êtres. Cela ressort d'un vrai travail d'apprentissage, et c'est là qu'interviennent les modèles alternatifs qui forment la base d'une éducation réussie des êtres, dans une visée à long terme (c'est-à-dire transmissible), et nous pourrions alors définir cette mission comme un véritable besoin national.

Mais surtout, le plus dur serait d'arriver à faire accepter parallèlement et mondialement la notion essentielle de la juste rétribution du travail et des services. Ainsi qu'une distribution équitable et autorégulée des revenus qui en découlent. Tout en retrouvant la fierté de l'impôt, lui-même établi sur la base d'une véritable gradation exponentielle et immuable, seule susceptible de contrecarrer les effets de masse de ce triste phénomène qu'est le profit, appelant invariablement en nous l'insatisfaction ou la frustration du gain. Nous pourrions alors prétendre et se sentir honoré à bon droit que l'impôt redevienne cette partie lisible de notre contribution au bien-être commun. Et enfin, cet état de fait nous permettrait d'intégrer pour chacun une vision collective d'un monde qui ne soit pas en perpétuelle expansion. Objectifs conjoints qui ne peuvent s'atteindre collectivement que de manière institutionnelle et généralisée : car quand les sociétés se voient frappées de bas en haut d'amoralité, elles ont toutes les chances de devenir à terme incontrôlables. Aussi, combattre au quotidien cette liberté permise d'accumuler des richesses non calibrées sous la seule caution de la course effrénée à la performance et au rendement devrait ressortir d'une volonté tangible, mise en place et organisée par les États autant que par les institutions, pourtant eux-mêmes impliqués dans cette frénésie sans issue.

Soit, au final, penser à toujours intégrer la présence de l'autre dans sa démarche intellectuelle et dans ses raisonnements pourrait effectivement, et dans des conditions préalablement définies en commun, devenir une fin en soi. Une règle de vie personnelle partagée, en vue d'établir une félicité de la destinée collective. Mais pour cela, il faudrait apprendre au préalable à ne plus porter intérieurement nos velléités de jalousie ou de revanche personnelle : lourd défi, en vérité.

Et comment se résoudraient, dans ce schéma-ci, les zones inévitables de friction qui naissent spontanément entre les individus, me direz-

Textes génériques

vous ? Tout simplement en y appliquant de nouveau et inlassablement les règles précédemment énoncées, quitte à enseigner aux individus que nous sommes comment provoquer un salutaire retour sur soi lorsque l'on croit déceler que tous les éléments nous en éloignent.

Ne nous est-il pas permis de faire ce rêve éveillé : activité si spécifique à l'homme, mais ô combien riche d'enseignement ? Mais il est si paradoxal de noter qu'en la matière, et d'une manière constante par le passé, tant d'êtres réputés pour leurs conceptions humainement éclairées ont dû un jour soudainement trépasser pour avoir tout simplement tenté d'exprimer de si sincères vérités ^[8].

*

*

*

En conclusion, ne pas omettre de considérer ce détail : que malgré l'euro qui lie indéfectiblement notre destin économique individuel aux autres nations de la Communauté européenne, sur notre monnaie est toujours inscrite cette devise fameuse : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Ce qui représente plus qu'un symbole, mais devrait plutôt être lue comme un mot d'ordre, une consigne à la portée générale. Car si la Liberté est effectivement celle d'entreprendre pour le bien de tous, l'Égalité serait tout aussi indubitablement celle des traitements ; ces deux premières notions allant indissociablement de paire avec la Fraternité, quotidiennement exprimée dans la conduite sage et raisonnée de notre vie commune. Ces mots-là engagent : pour enseigner, protéger, transmettre, reconforter, sécuriser, soigner, partager (y compris la chance de réussir selon ses propres dispositions), cultiver, produire, se reconnaître, se réconcilier ; bref, pour vivre véritablement ensemble ce qui fait notre quotidien. Et non pour continuer à faire semblant de sauver la mise hypocritement, par exemple en nous fermant systématiquement au monde et à ses désordres, tout en proclamant haut et fort, en guise de recette miracle, que tout ira pour le mieux demain !

Xavier HIRON,
juillet- août 2018

Textes génériques

*

*

*

Notes du chapitre II :

[1] Notion devenue fourre-tout et qu'il me faudra de fait bientôt redéfinir, loin de cette vision descendante d'une canalisation artificielle du pouvoir, mais plutôt comme un vecteur d'épanouissement du libre-arbitre, dans le respect des intérêts légitimes d'autrui.

[2] lointaine héritière malgré elle de cette catégorie d'entrepreneurs qui firent voter les lois iniques sur le travail, ayant provoqué le printemps révolutionnaire de 1848 ainsi que, accessoirement, le réveil à la conscience sociale chez Victor Hugo. Jugez-en plutôt (je résume) : « faire travailler préférentiellement les femmes et les enfants plutôt que les hommes, pour leur docilité et leur agilité ; se désintéresser de l'inactivité masculine, mais déclarer dans le même temps que la force du travail doit être désormais assurée par les machines ; en conséquence, décréter que le travail des enfants sera admis à partir de l'âge de huit ans sur une durée quotidienne de 10 heures, hors temps de repos, de transport (à pied, la plupart du temps) et temps d'école obligatoire, fixé à l'époque à 10 heures par semaine » ; en soi, ce programme est déjà une folie, alors que les rapporteurs gouvernementaux constataient eux-mêmes les éléments qui feront dire aux historiens contemporains que plus de 20% des enfants (soit près 1 sur 5 !) n'atteignaient pas, à cette époque, l'âge de 10 ans. Mais je serais plutôt enclin à lui pardonner cette « ignorance », tant d'hommes n'ayant jamais, avant elle, esquissé l'ombre d'un moindre regret.

[3] en l'occurrence, le vice social réside uniquement dans l'énormité de certains salaires consentis qui, s'ils n'existaient pas à la source, ne nourriraient pas ce décalage indécent de la transmission.

[4] voir à ce sujet la note [9] du chapitre 1.

[5] de ce point de vue, la mondialisation joue, elle aussi, son oeuvre de déstructuration néfaste ; par comparaison, ayant vécu un temps près de populations éloignées, je me suis depuis longtemps persuadé que la mondialisation mine progressivement, dans l'esprit humain individuel, l'attention que l'on porte à son environnement immédiat ; d'où les phénomènes de laisser-aller comportementaux, débouchant invariable-

Textes génériques

ment sur des pollutions incommensurables de tous ordre, c'est-à-dire aussi bien physiques que psychiques.

[6] par le langage, la poésie joue un rôle structurant majeur dans le développement psychologique de la personne ; outre la maîtrise de l'expression (ce n'est nullement un hasard si les psychanalystes provoquent l'expression continue du sujet, exercice par lequel ce dernier, bien que déjà parvenu à l'âge adulte, apprend à se confronter à son propre révélateur, ce qui prouve combien il était orphelin de cette qualité première), la démarche poétique est d'ailleurs à considérer comme un précurseur, un amplificateur capable de dépasser toute démarche de connaissance intérieure. Elle permet, par le biais de sa pratique, de rationaliser une panoplie plus large de concepts et d'idées ; et ce faisant, de s'ouvrir à l'univers des autres. Puis de les intégrer dans un système intellectuel et sensible toujours plus global et complexe. Par l'exploration des affinités, similitudes ou contradictions, l'expression permet d'acquérir cette souplesse remarquable du jugement, mais sur laquelle s'appuie le développement des convictions intimes. Ainsi, loin d'être un observateur anonyme, le poète accompli se place toujours au cœur du monde. Cependant, je ne suis pas naïf : la poésie ne sauvera pas le monde. Mais elle fait objectivement partie de ces rares outils qui peuvent permettre de l'améliorer de manière concrète.

[7] la poésie pure s'apparente à l'expérience enrichissante de la conscience meilleure définie par Schopenhauer. C'est celle qui nous désinvestit de l'erreur de la perception intuitive du monde matériel, pour nous propulser dans la représentation d'un monde d'aspirations esthétiques et morales par lesquelles les valeurs humanistes prévalent, au final, sur les notions d'influence et de pouvoir. Dans cette perspective, la poésie pure se définirait comme la vérité du sens humain vrai (sa perfection ultime). Une telle pratique se doit en effet d'être quotidienne afin de produire un effort permanent : c'est-à-dire devenir une règle de vie, pour espérer porter en nous les fruits d'une conscience noble et apaisée. C'est-à-dire encore, développer une volonté permanente d'exister au-dessus des choses, mais aucunement hors du monde. Soit encore, créer une volonté qui transcende la matérialité des choses, pour n'en garder que la substance. Il s'agit donc de vivre une profession de foi, d'établir une nouvelle spiritualité qui puisse devenir, à proprement parler, une religion sans dieu.

[8] outre Jésus-Christ lui-même, immolé pour des raisons qui ont paru obscures à la lecture objectivée occidentale (d'où le recours à la notion de volonté divine), mais qui, dans leur temps, nourrissait des logiques

Textes génériques

fondées (comme celle du discours anticonformiste, que l'on pourrait aujourd'hui appeler de la propagande antibourgeoise), citons aussi Socrate, sacrifié pour le non respect du culte des dieux (autrement dit, lui aussi fut victime de l'intolérance collective, aiguillonnée par un pouvoir réactionnaire); plus près de nous encore, Jaurès et Zola, disparus l'un et l'autre à cause de leur réalisme social authentique, et aussi parce qu'ils tenaient l'exactitude des faits en plus haute estime que le prosélytisme militariste du moment; mais aussi le mahatma Gandhi, pour cause d'apologie de la non-violence et de la désobéissance civique dans la pratique du pouvoir (soit une autre forme de la contestation sociale et politique), Martin Luther King, pour dénonciation de la discrimination raciale dans l'organisation de la vie sociale américaine, et – at last but not least - John Lennon, pour avoir simplement rêvé un monde sans entrave ni parti pris. Ces vérités mériteraient de rester gravées à jamais dans l'esprit de nos générations futures.

En guise de conclusion, j'aimerais aborder trois considérations supplémentaires, mais qui résument à elles seules l'esprit que je dédie à mon intervention :

a/ partant du constat que, dans notre société actuelle, chacun est enclin à recevoir d'autrui (confère le mouvement ascendant de l'argent) mais rechigne en retour à donner spontanément de soi (frilosité ambiante à nourrir jusqu'aux échanges de base de la vie quotidienne, au point de refuser parfois de considérer, par pure idéologie, les soins et l'éducation comme un dû social naturel), force est de constater que le capitalisme historique, c'est-à-dire celui décortiqué dans son fonctionnement par l'historien, sociologue et économiste Karl Marx, s'accordait sans trop de difficulté avec la morale chrétienne (ou vice versa), mais que le libéralisme qui en découle, surtout dans sa systématique néolibérale, s'est mis délibérément en contradiction d'opposition avec cette même morale chrétienne, au point de l'avoir totalement occultée de ces considérations existentielles.

b/ ce que, finalement, raconte l'histoire de Jésus n'est rien d'autre que la primauté de la liberté individuelle, mais uniquement si celle-ci se base sur une conscience collective, le concept de Dieu pouvant, en la

Textes génériques

circonstance, fort bien symboliser cette conscience collective personnifiée. Quitte à ce qu'elle en devienne écartelée d'elle-même (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ») et débouche sur la notion de sacrifice. Ce qui constitue aussi, en substance, le drame de cette aspiration métaphysique que tend à exprimer in vivo la poésie vécue au quotidien. Et si l'on entamait un tant soit peu de littérature comparée sur cette thématique ancienne, l'on s'apercevrait combien notre société a su évacuer, là aussi, ce dilemme de ses préoccupations existentielles quotidiennes, durant les cinquante dernières années (j'écris cette note additionnelle en 2019).

c/ enfin, considérons que tout ce que je viens d'écrire est à relativiser car, comme je l'ai déjà exprimé par ailleurs :

« Pour l'artiste, il devient (...) urgent (...) de prouver que le monde à l'état brut n'est que mouvance, n'est que désordre ; ou plutôt, ce qui est plus exact, n'est fait que d'ordres particuliers. Et que ces ordres-ci se dressent ostensiblement contre d'autres ordres particuliers, ceux-là inachevés, ou toujours en devenir, proches de leur incomplétude. Et que de cela même résultent l'impulsion, l'énergie et la vitalité d'un monde momentanément reconstruit. On passerait donc sans cesse de systèmes informulés à d'autres systèmes informulés, de modèles en gestation au chaos le plus complet. C'est pourquoi, tout comme la poésie, la vérité n'est qu'instantanée. Elle n'est qu'étincelle dans son immanence. C'est pourquoi elle ne sert à rien. »

De fait, la poésie enseigne la futilité des concepts, préférant exalter la globalisation de la réalité humainement perçue, mouvante et changeante par essence, adaptable et indépendante, malléable et souveraine.